

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

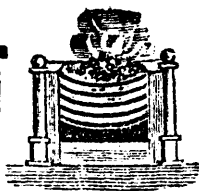
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 17 JUILLET 1841.

No. 35.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA MARGRAVE, (suite et fin); LES DEUX PIGRONS; LA JEUNESSE D'UN HOMME POLITIQUE.

LA MARGRAVE.

—...—
[SUITE ET FIN.]

II.

Un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauzenern à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête à tête; mais nous le retrouvons triste, il n'est plus timide, il est d'une froideur glacial, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser toutes ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quand à la margrave, elle redoublait d'agaceries; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des pièges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter; et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

—Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience? Je suis fidèle au rendez-vous; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ténèbres; elle rencontra l'ermite qui venait au devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

—Je ne puis me décider à entrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauzenern, accompagnez-moi; on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers

les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse: en face de la fenêtre un grand tableau couvert; on en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'hermite offrit en silence l'escabeau à la margrave, elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie, peut-être, elle éprouva une vive curiosité.

—Vous avez désiré me parler, Madame; que me voulez-vous?

—Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

—Comment cela se pourrait-il? vous ne le savez pas vous-même.

Le prince sourit.

—Je connais toute votre vie, Madame; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir; je vais essayer de vous satisfaire. La vie que vous menez n'a que deux issues: la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, Madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enflés; des bouches grimaçantes vous reditent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de tous ceux qui vous ont aimée, de tous ceux que vous avez fait souffrir, de tous ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de regret. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera

l'enfer des coquette : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiègent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, Madame, il n'y a que Dteu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

—Je n'en suis pas encore là, mon père.

—Je le sais, Madame, vous avez trente ans ; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

—Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

—Peut-être, Madame. N'avez-vous donc plus souvenance de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans ?

—Non.

—Votre mémoire est courte Madame.

En la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

—Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt ; ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août ?

—Ce jour-là, pas plus qu'un autre ; j'y restais souvent alors.

—Avez-vous oublié une jeune femme ? ..

—Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

—Cela est une horrible chose pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien ! croyez-vous que vous ne penserez pas à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées ?

—Comment savez-vous cela ? vous êtes donc véritablement sorcier ?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche, néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

—Je sais bien autre chose encore, Madame ; je sais votre orgueil et votre barbarie ; je sais que vous vous jouez du repos des autres, je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles ; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août !

—N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle, en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à annoncer ? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune ; il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

—Non pas ; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

—C'est assez, mon père ! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina,

—Vous revendrez, Madame ; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot ; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Radstadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule aux pieds des murailles. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie, jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence ; depuis si long-temps il ne la cherchait plus ?

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

Vous êtes bien distrait, M. de Hauenzen, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous ? Ne voulez-vous pas me suivre ? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

—Ils sont tous à vos ordres, Madame, vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

La princesse remonta à cheval et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

—Ce fou nous a rendu tristes, mon cher comte, nous allons danser à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il ?

—Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, Madame ?

—Que sais-je ? quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbecille s'imagina qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux ! Mais que nous importe ? Parlons du bal ; sera-t-il travesti ! Nous avons mis qu'une foi nos costumes romains, ils pourraient reparaitre encore.

Le comte se taisait toujours.

—Cela ne vous sourit pas ? Que dites-vous d'une fête vénitienne ? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière ? Cela ferait bien aux torches ?

—Votre volonté, Madame.

—Ou bien un caroussel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes. Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie.

—Allons plutôt au château de Radstadt ?

—Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme ? Je lui ai laissé jouer son rôle d'inspiré comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

—Vous étiez bien pâle cependant, Madame.

—J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il fant laisser de côté ces chimères et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous laissons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais réellement aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant, il ne pouvait revenir à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait supposer les malheurs les plus inouïs.

Si elle était jalouse, se disait-il, elle serait capable de tout ; et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse ?

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein ; il descendit de son cheval et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour ; mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freysberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages ; elle ne le voyait point : il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

—Vous êtes sortie de bien bon heure, Baronne !

La jeune fille tressaillait et laissa tomber son bouquet.

—Et vous aussi, il me semble, Monsieur ; n'êtes-vous pas malade hier ?

—Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs ?

—Pour la Vierge, Monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière, c'est la protectrice des affligés.

—Et puis-je vous y accompagnez aujourd'hui, Wilhelmine ?

—Si vous le voulez, Monsieur, la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château, le comte passa le bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

—Vous aimez cette chapelle ? dit M. de Hanenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à *Mourg*.

—Oui, je l'ai aimée, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissante !

—Et quelle est cette légende ?

—Un hermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige ; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus qui lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

—Merci, Mademoiselle, de votre légende, — C'est là ce qui cause votre dévotion ?

—Oh ! oui, quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

—Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine !

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

—N'avez-vous plus confiance en moi ? avez-vous oublié notre enfance ?

—Je n'ai rien oublié, moi, c'est pour cela que je pleure.

—Ni moi non plus, Wilhelmine.

La baronne rougit de joie ; ils approchaient de la chapelle : le comte attacha son cheval à une branche ; il avait laissé son piqueur à Eberstein, et prenant le bouquets des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon du soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec violence. Il sentit qu'il redevenait maître de l'avenir et qu'il allait retrouver le bonheur.

—Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie ?

—Si je le veux ! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges le rayon de soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

—Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a benî.

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur seuil.

III.

Nous avons laissé M. de Hauenzen et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

—Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, M. le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurère ; le hasard m'a moins bien servi, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

—Si Madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse et j'aurai l'honneur de la suivre ?

—Je vous remercie, M. le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut, je vais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que madame Sybille témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

—Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande-maitresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que le hasard vous procure ? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

—Pardonnez-moi, Madame, mais la grande-maitresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

—Je connais ces hasards, M. le comte, et je les apprécie.

—Si son altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

—Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, M. le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous re-

parlerons de cela ; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein ; vous me raconterez ce bel hyménée que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à M. de Hauenzen, si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

—Très-sérieusement, Madame, et je comptais aujourd'hui même en demandant la permission à son altesse.

—Et si son altesse refuse ? reprit-elle impérieusement.

—Alors je prierais de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerais de la cour.

—Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passa sa vie à courir sur les grands chemins, et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

—La margrave le ferait peut-être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

—Vous me faites pitié, interrompit-elle en levant les épaules ; Sibylle ose tout.

—Et moi je vous dis que non ! Sibylle sait que son amant peut être son maître ; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

—Je n'ai jamais cédé à aucune crainte.— Mais ce sont des folies, comte ; vous voulez m'éprouver ; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

—Non, Madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement ; vous allez entendre un langage auquel vous n'êtes point accoutumée, et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

—Parlez, Monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

—Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet avoué rien ne peut plus me coûter. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que suis-je ? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs ; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve ; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur ; j'ai trahi mes serments, je me suis juré.

—C'est un grand mérite que celui-là ; je dois vous en savoir un gré infini.

—Je ne puis dire pour quoi et comment cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire ; la belle et pure image de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

—Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

—C'est en effet de la confiance, Madame, c'est un sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveugle que d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

—Vous ne me connaissez pas, M. le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les miennes. Vous avez cru peut-être que je ne vous aimais pas, Ernest. Mon dieu ! comment pouvez-vous vous y tromper ?

M. de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

—Ah ! c'est trop m'humilier ! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, Monsieur, attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi long-temps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines ; mais elle se sentait si emue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée à s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte ; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle ; et recommanda également à la grande-maîtresse d'y conduire mademoiselle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte d'être observés ; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard. Elle avait fait une toilette éblouissante ; elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoués. Elle chercha des yeux M. de Hauenzern et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal ; elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son

chevalier. Celui-ci prit respectueusement sa main, et tous les deux se mirent en place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place, lorsqu'elle eut fini, elle entraîna M. de Hauenzern vers un balcon ouvert. Personne ne se permit de les suivre ; elle appuya son bras sur celui du jeune homme et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

—J'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage. Il m'est trop cruel de vous affliger ; son sort est encore entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

—Vous savez bien, Madame, que je ne promets rien que je ne puisse tenir.

—Mais cela est affreux ! cela est horrible ! vous ne m'aimez plus ! Vous aimez cette fille, et moi je vous aime, je vous le répète, Monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu qu'un amour avant celui-là et la fin en a été terrible. Prenez garde ! prenez garde !

En disant cela, la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse ; sans s'en apercevoir, elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait prête à se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

—Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévouement, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

—Renoncerez-vous à elle ? murmura-t-elle, comme à moitié morte.

—Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici là, appuyez-vous sur moi, ayez confiance ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

—Vous m'aimez ! vous m'aimez, Ernest ! et vous me faites ce mal épouvantable ! et vous voulez me quitter pour une autre ! C'est là de la pitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi ! mais si vous le vouliez, non seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes états, je vous sacrifierais tous ces courtisans qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'rais m'en-sevelir avec vous dans vos montagnes de la Forêt-Noire ; je deviendrais une *ménagère*, je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône ! C'est en

échange de cette passion que vous m'offrez de l'attachement, une affection dévouée ! comment voulez-vous que j'accepte cela ? Mon Dieu ! ne me tentez pas ! ne me forcez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement ; trompez-moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse ! ajouta-t-elle en frappant sa tête contre les barreaux ; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent, qu'il semblait impossible de le cacher. La grande-maitresse, avertie par quelques chuchotements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essuyant vivement son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et moitié cachée par les draperies.

—Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée je me sens très-indisposée, je rentre dans mon appartement. Toutefois le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Hauenzern resta long-temps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande-maitresse, mais elle s'écoula toute entière sans qu'aucun ordre de son altesse leur fût adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande-maitresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette ; et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt. A cette heure et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden ; il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas la perdre de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave

descendit. Elle se mit à gravir seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes de toutes les montagnes, quand Sibylle frappa à la porte de l'ermité. En l'apercevant, il tressaillit :

—Je savais bien, Madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon !

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

—Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant le bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur semblable, car la tentation est trop forte ; je succomberais.

—Mon Dieu ! s'écria l'ermitte, en êtes-vous donc là ? Aimez-vous donc un autre homme comme vous aimez le baron de Spilz ? Avez-vous encore une rivale à rendre folle ? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion ?

—Oui, mon père, oui, j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz ; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge, et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur ; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh ! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues ; c'est la reconnaissance pour celui qui vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh ! cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime cet Hauenzern plus que le baron de Spilz ; hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser, je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'affliger, lui ! j'ai reculé devant sa haine.

L'ermitte la regardait en silence.

—Voilà donc ce que c'est que l'amour, murmura-t-il ; oublié !

—Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire ; emporté par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauve-garde.

—Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Ecoutez, Sibylle, ou, pour mieux dire, regardez-moi : Me reconnaissez-vous ?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, Henri Spilz !

Oui, Henri Spilz ! que vous avez oublié aussi complètement que s'il n'eût jamais vécu ; Henri, dont vous aviez l'amour ; Henri que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi !

—Oh ! quelle providence ! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection !

—Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, Madame ; vous vous rappelez cette nuit du dix août, où vous vîntes me retrouver au château de Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur ; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine ! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore comme moi sans doute ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière ; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourré de remords. Je vous quittai ; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous ! Je me dérobaï à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue ; je voulus me faire tuer, la mort me repoussa. Je parcourus toute l'Europe ; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin ; je crus que j'y mourrais ; je priai et la consolation m'arriva d'en haut. Depuis ce jour je priai encore et j'ai trouvé des forces même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots, il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, Madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre ; elle regardait le tableau et disait tout bas :

—C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine !

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte qui se cachait derrière les arbres.

—O mon Dieu ! il m'a suivie ; m'aimerait-il encore ?

et elle se précipita vers la porte. L'ermite s'arrêta d'une main ferme.

—Vous ne sortirez pas, Sibylle, que vous ne m'ayez entendu jusqu'à la fin.

La margrave ploya sous cette étreinte et sous cette volonté de fer, elle se remit sur l'escalabelle, tremblante et résignée, la superbe ! Le baron de Spilz ferma la fenêtre, afin que nul ne pût ni les voir ni les écouter.

IV.

Il y eut, ce jour-là, grande rumeur à la cour, car personne ne put expliquer le mystère répandu sur la conduite de son altesse. Elle sortit seule avec le jour ; ses gens l'avaient attendue au bas de la montagne du vieux château et elle n'avait quitté les ruines que vers cinq heures après midi. On ajoutait que le comte de Hauenzern était resté à errer dans le bois, sans que la princesse eût daigné y faire attention. Rien n'annonçait plus clairement une disgrâce. Mais les conjectures les plus habiles ne pouvaient ni en deviner le motif, ni dire qui le remplacerait. La margrave, depuis son retour, s'était renfermée dans son appartement, se plaignant d'être malade, et ne voulait recevoir absolument personne. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que les gens de service ne pussent pas même approcher d'elle, hors sa femme de chambre favorite. Le lendemain matin elle fit venir l'intendant du bâtiment et lui expliqua le plan d'un monument singulier, dont elle lui cacha la destination, qui devait être construit en face du château, au bout de la prairie et d'une longue avenue d'arbres.

Ce fut vraiment bien autre chose alors ! La perplexité des courtisans ne connut plus de bornes. Vous ne pouvez vous imaginer aujourd'hui en France surtout où vous ne savez plus ce que c'est qu'un roi, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'était qu'une cour ayant perdu la trace des volontés du souverain. En Allemagne surtout, dans ce pays composé d'une foule de petits états qui tous ont la prétention d'être un royaume, qui se jaloussent et se disputent à qui mieux mieux une formalité d'étiquette, il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs. La margrave, pour la première fois de sa vie, se tenait dans la retraite. Elle envoya un blanc-seing au premier ministre, homme consciencieux et probe, et l'accompagna d'une lettre où elle disait que, trop malade pour s'occuper désormais des affaires de la régence, elle les lui confiait jusqu'à la majorité de son fils, qui ne devait tarder que de quelques mois. Il ne fut question ni de fêtes, ni d'amants, ni de parures. Elle n'appela point de prêtre, ce ne pouvait donc être la dévotion. Le comte de Hauenzern conservait sa place, ce n'était pas de la vengeance par conséquent. L'impossibilité de percer ce mystère le rendit plus piquant encore.

Son altesse sortit trois fois de très grand matin et alla examiner les travaux des ouvriers, mais elle ne prononça pas une parole. On remarqua qu'elle était pâle et qu'elle paraissait se soutenir à peine.

Le comte avait essayé de parvenir jusqu'à elle, il lui écrivit tout aussi inutilement. Il s'imposa, la loi, néanmoins, de ne point revoir mademoiselle de Freyberg tant que durerait la réclusion de la princesse. Moitié par délicatesse de cœur, moitié par crainte des suites, il resta fidèle à cet engagement. Sa position devenait de jour en jour plus fâcheuse. On ne savait quelle conduite tenir vis à vis de lui. Était-il en disgrâce complète, ou n'était-ce qu'un caprice ? La margrave le conserverait-elle pour amant ? Nul ne pouvait le dire et il semblait impossible de se tracer un plan de conduite. Les plus fins courtisans se firent céler et se donnèrent pour malades. Dans tous les cas, la précaution était excellente pouvait-on se bien porter quand la souveraine ne quitta pas sa chambre ?

Cet état de chose dura deux grands mois. On n'avait pas vu, de mémoire d'homme, un événement pareil dans toute l'Allemagne. Ce qui surprenait le plus, c'était la persistance de la margrave à se cacher aux yeux de tous. L'ermite du vieux château vint à deux reprises demander audience : il fut refusé comme les autres.

Mademoiselle de Freyberg retourna chez ses parents. Quant au comte, il n'osa demander la permission de s'absenter, et encore moins de faire sans les ordres de la princesse. Sa charge devenait illusoire, puisqu'il n'existait plus de cour. Il prit le parti de rester aussi dans son appartement, et ne se montra bientôt pas plus que Si bylle. Les oisifs jugèrent qu'il était piqué au jeu, et ils s'apprêtèrent à un spectacle de plus sur ce théâtre, dont tous les acteurs restaient dans la coulisse.

La majorité du jeune prince approchait. Le bâtiment mystérieux venait de s'achever, les portes en restaient fermées. On n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où on s'y attendait le moins, au moment où on commençait à désespérer de voir renaitre la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

—La lionne se réveille enfin, s'écria la grande-maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre, Madame la margrave veut que cette fête dépasse tous les autres, elle ordonne que les costumes de caractère soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes, et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur son habit de sultane, sur lequel on doit coudre tous ses diamants, Ce sera magnifique.

—Et avez-vous vu la princesse ? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

—Hélas ! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, j'en ai pas eu l'honneur d'être admis à en être. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

Du moment, il n'y eut plus une fête en renom dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le ravillon du parc, la retraite de Siybylle, la disgrâce du comte, on déraisonna sur tout cela depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure ; les principautés braquèrent leurs lunettes vers Baden, les margaves et les vassaux sollicitèrent des invitations, ou en parla même à Versailles.

Toute cette rumeur de principauté me rappelle un fait assez plaisant arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou pour parler plus juste j'ai oublié ; un de ces roitelets, dis-je, possède dans ses états de vingt lieues carrées, un port de mer. Vous jugez quelle gloire ! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre par exemple contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes, voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convinrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisait de penser que sa rade allait devenir quelque chose, et calculant sur sa péurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour toute entière, les amiraux et les généraux de terre et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse ; mais ceux dont les opinions s'avançaient un peu davantage, parlèrent l'intérêt de l'état, de celui du prince, de celui de ses trois mille sujets ; enfin le grand-marshal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, des billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure puisqu'les deux parties y avaient un intérêt certain mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi :

« Le comte de *** s'engage envers la république française à telle, telle et telle chose (les articles relatifs au petit port). Puis venait ensuite de la part des Français :

« La république française est charmée de faire connaissance avec le comte de *** , etc. »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave. Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les états de Bïden, et ce fut bien pis encore lorsque la veille du bal presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au caractère, au visage, aux habitudes de chacun. Mademoiselle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du XVe siècle, et le comte un habit de chevalier teutonique se rendant à la croisade. À peine les salons étaient-ils ouverts qu'il se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés ; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courisants firent des conséquences de tout.

—Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils ; S. A. la margrave s'est travestie en sultane ; ils ne sont certainement plus du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin mademoiselle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut enfin, belle à éblouir, entourée d'une suite nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. À l'aspect du comte elle se troubla visiblement ; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant, en échange du profond salut qu'il lui adressa.

—Mes laines, dit-elle, à partir de ce soir je ne danse plus ; c'est au margrave, souverain sans tutelle, depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie ; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du moins lui commander ; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siège et fit gracieusement le tour du cercle, les dames assises, et le nombre en était restreint : rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la présence. Les dames assises donc se levèrent et attendirent comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à mademoiselle de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait voir à ses yeux. Non pas que Wilholmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir, mais la baine de la margrave pour elle lui faisait craindre un péage sous cette distinction.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des sourires charmants ; elle fut en un mot la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable ; ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule, quand onze heures et demie sonnèrent, elle s'leva, appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et posant son bras sur le sien, elle l'entraîna vers le balcon, témoin de leur dernière entrevue.

—Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, avec un sourire amer, soy z tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un souvenir, vous êtes le seul que m'ayez réellement connue, le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'avez pas changé, c'est à dire si vous ne vous étiez pas trompé, cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera, vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire ; là vous sortez et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quelque chose qui arrive n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée ; allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence ! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prions tous ! Ne me répondez pas suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaissa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser ; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

À minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix :

—Monseigneur, son altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé de venir chercher monseigneur et de le conduire,

ainsi que toute la cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si monseigneur le veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et s'inclinant profondément il attendit la réponse du prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaiement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés ; on se trouva bientôt dans le parc. — La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'un façon étrange par les torches qui portaient les laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentaient le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelque mots à son altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumières inonda les jardins. De monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre ; des prêtres étaient à l'autel. Aux pieds du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, pria et pleurait : on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans la sanctuaire, elle alla vers lui ; les chants cessèrent. Toute la cour, entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistans.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle, de Baden, remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous demander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années et vous rendre témoins de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile ; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai pas de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitans de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordemens les étonnèrent si long-temps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je

vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi de le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amans, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux, qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'une geste. Seulement elle retint le comte un peu en arrière, et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici, chaque jour, votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, reprenez ici mes derniers adieux ; tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé !

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage ; l'un et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche ; elle ne vivait que de racines ; elle n'avait d'autre siège qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme. Ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie. Ce fut d'avoir sans cesse devant ses yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques ; le chagrin est un chevalier plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation. Wilhelmine, c'était le regret, le baron c'était le remords !

Voilà l'histoire du château et de la chapelle que vous apercevez en face.

Comtesse DASH.

(La Pressc.)

LES DEUX PIGEONS.

On a dramatisé la jolie fable de Lafontaine qui porte ce titre ; le théâtre du Palais-Royal était la vollière, et c'est mademoiselle Déjazet qui s'envolait. Madame Dash convertit en scène de roman historique ce même apologue, ou plutôt nous retrace une rupture et une réconciliation qui se-

raient l'origine de cette fable. Voici les parties principales du récit de madame Dash.

LE DEPART.

Dans un vaste et beau salon du Marais une jeune femme, vêtue avec la plus grande élégance, était assise. Appuyée sur une table de boule, les yeux fixés vers la terre, elle réfléchissait profondément. Ses traits charmants portaient les traces de larmes récentes ; ses cheveux bouclés en mille anneaux autour de sa tête et rattachés par des bouffettes de rubans cerise, indiquaient un certain désordre ; sa robe grise relevée de riches dentelles, était un pen chiffonnée ; on voyait enfin que cette fraîche toilette, soignée et méditée dans le bonheur, se trouvait survivre à une catastrophe inattendue.

De l'autre côté du salon, un homme d'une cinquantaine d'années à peu près se tenait debout près de la cheminée. Ses traits fortement prononcés, sa longue perruque brune, donnaient un air de dureté, démenti, par ses yeux bleus et son tranquille sourire. Il portait un costume noir, fort débaillé, et très loin de la mode. En ce moment toute son attention semblait concentrée sur deux colombes qui se jouaient au soleil en haut d'un toit voisin. Il gardait, ainsi que sa compagne, un silence absolu, lorsque tout à coup celle-ci se leva, et, s'approchant de lui, dit d'un ton suppliant :

— Mais, moi, ami, donnez-moi donc un conseil.

— Quoi ? reprit-il comme réveillé en sursaut, un conseil ? Ne vous séparez jamais de ce que vous aimez, madame !

— Vous ne me comprenez pas, monsieur ; il ne s'agit point de séparation, il s'agit de mettre un terme aux insultes dont on m'abruve ; il s'agit qu'une misérable comme cette Champmeslé ne se croie pas permis de me jeter au visage : "Voilà la maîtresse de M. de La Fare !" Je porte un nom honorable, monsieur ; mon mari est un honnête homme, un homme d'esprit, de cœur ; je ne puis, je ne dois pas me laisser honnir, ne fût-ce que par respect pour lui. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle punition !

— Calmez-vous, madame ! Eh ! qu'est-ce que cela vous fait ! Les injures de la Champmeslé peuvent-elles vous atteindre !

Ei il regardait toujours les colombes.

— Eh ! oui, elle peuvent m'atteindre, puis-qu'il la voit. Vous ne comprenez donc rien, mon ami ?

Il prit les mains de celle qui pleurait.

— Ne vous affligez pas ainsi, madame, nous arrangerons cela. Y a-t-il quelque chose au monde que mon amitié puisse faire ?

Elle pleurait toujours.

— Oh ! oui, ce n'est pas moi qui vous conso-

lerai, moi, pauvre bonhomme, qui n'ai pas même la tête bien présente : le cœur y est au moins. Mais lui, cet étourdi, qui fait-il, au lieu de venir près de vous ?

— Il est chez elle peut-être, répliqua amèrement madame de La Sablière ; et puis, quand il arrivera ce sera de quelque revue ou de quelque devoir de cour. En vérité, mon cher La Fontaine cette homme me fera mourir.

La Fontaine était partagé entre l'attention qu'il prêtait à ces touchantes plaintes et les colombes dont ses yeux ne pouvaient se détacher. Elles roucoulaient fort tendrement, et puis elles semblaient se quereller ; une d'elles surtout paraissait fort éloquente ; après quelques cris, une sorte de résistance de la part de sa compagne, elle s'envola ; celle qui restait poussa des gémissements plaintifs. La Fontaine regarda attentivement la femme qui pleurait et la colombe qui se plaignait.

— Pauvres abandonnées ! murmura-t-il, en essayant une larme.

Le bonhomme s'était remis à examiner ses pigeons, et ne pensait pas le moins du monde qu'il y eût d'autres personnes autour de lui. La colombe s'agitait beudoup près de la lucarne qu'elle avait choisie pour domicile ; son inquiétude devenait de plus en plus visible. Tout à coup sa compagne parut dans les airs ; elle s'approchait d'un vol lourd et pénible, et tomba plutôt qu'elle ne s'abattit à côté de l'autre. Ce furent alors les caresses les plus tendres, les roucoulements les plus amoureux ; toute une conversation s'établit entre ces pauvres oiseaux ; le fablier était en extase ; il contemplait ce tableau de bonheur : tant que les tourterelles ne rentrèrent point, il ne songea pas à autre chose.

— Ne voyez-vous personne venir, mon ami ? demanda madame de La Sablière, après un moment de silence.

Non, mes colombes sont rentrées, je ne vois plus rien.

Elle regarda à la pendule.

— Cinq heures ! s'écria-t-elle.

— Par ma foi ! voici M. le marquis de La Fare, dit le bonhomme comme s'il avait annoncé l'être le plus indifférent.

La jeune femme se leva vivement et courut à la fenêtre : le marquis traversait la cour en effet, mais d'un pas si lent, que le cœur de celle qui l'attendait redoubla la vitesse. Il portait un riche et élégant costume de voyage. Un manteau cachait son justaucorps et lui montait presque jusqu'au visage. Sa taille se trouvait ainsi voilée, mais on devinait l'élégance de ses formes et celle de ses mouvements. M. de La Fare était beau, d'une beauté séduisante pour tous. Il portait, comme les hommes à cette époque, une énorme

et affreuse perruque qui ôtait beaucoup d'agrément à sa physionomie. Ses yeux, aussi remarquables par leur expression que par leur grandeur, étaient du plus beau noir; il avait le nez droit, à la romaine; une bouche et des dents charmantes. Ses moustaches brunes, relevées comme celles des raffinés de Louis XIII, lui donnaient un air cavalier, en harmonie parfaite avec le reste de sa personne. Ce qu'il y avait chez lui de réellement admirable, c'étaient ses pieds et ses mains, dont la petite-esse et la perfection eussent pu être enviées par nne femme.

Il leva les yeux vers la fenêtre où se tenait sa belle maîtresse, et ôta son feutre à plumes avec une grâce et une courtoisie enchanteresses; madame de La Sablière en rougit de plaisir.

On l'annonça à la porte du salon; madame de La Sablière s'enavança vers lui. Il venait de se débarrasser de son manteau, mais ses bottes et ses éperons n'en frappèrent que davantage les yeux de la femme inquiète.

—Est-ce que vous parlez? s'écria-t-elle.

—Oui, je viens prendre congé de vous. Je suis du voyage de Fontainebleau.

—Mais hier vous l'ignoriez?

—Je l'ai appris tout à l'heure par Cavoye, qui m'a apporté l'ordre. Monseigneur m'a désigné pour une partie de paume.

—Et combien dure ce voyage?

—Huit jours. Il a été demandé par madame de Mainteun.

—Elle est donc très décidément en faveur?

—Oui. C'est au tour de madame de Montespan d'être jalouse. Madame de La Vallière est bien vengée.

—Je plains peu la marquise.

—Pourquoi? vous si compatissante d'ordinaire à ces sortes de chagrins?

—Parce qu'elle est plus ambitieuse que tendre. Elle regretta la puissance et non l'amour.

—Vous êtes aujourd'hui bien difficile sur les sentiments.

—Et vous bien prompt à vous attendrir sur les maux des autres. A propos, que devie t cette Champmeslé, qui a subjugué jusqu'au génie de Racine? est-on plus dénué de sentiments et de délicatesse? Ne ruine-t-elle pas sans scrupule le marquis de S'vigné? Madame de La Fayette me l'assurait encore ce matin.

—Quant à Sévigné, c'est une prétention; il veut mourrir d'un amour qu'il n'a pas. Je pardonne ce crime à la Champmeslé.

—La trouvez-vous belle?

Madame de La Sablière prononça cette question très lentement.

—Mais assurément, fort belle.

—A-t-elle autant d'esprit qu'on lui en prête!

—On ne prête rien à ces femmes-là qui ne finisse par leur appartenir.

—Vous la connaissez?

—Peu. Je la rencontre.

—Ah! vous la rencontrez! A la cour, je suppose, ou chez votre grand'mère?

—A la cour! chez ma grand'mère! Vous perdez l'e prit: ces sortes de filles ne se voient que chez elles ou au théâtre.

Pardonnez-moi; mais comme vous m'assurez que vous ne hantez que la cour et la maison de votre grand'mère lorsque vous n'êtes pas près de moi, j'ai cru que vous l'y aviez peut être rencontrée.

M. de La Fare se mordit les lèvres, il sentit qu'il s'était avancé imprudemment. Madame de La Sablière était trop habile pour n'en pas profiter.

—Vous voyez bien monsieur, que vous me trompiez avec votre grand'mère, et que la respectable dame ne vous reçoit pas une fois par an; en revanche, mademoiselle Champmeslé...irez-vous encore?

—Je vous jure....

—Ne jurez pas! je sais tout, on vous y a vu; et si vous voulez que je vous pardonne, il faut avouer.

—Avouer mademoiselle Champmeslé?

—Non pas elle, Dieu merci, mais sa maison; c'est déjà bien assez comme cela.

Le marquis baisa la main de Marguerite.

—Tout ce qu'il vous plaira, murmura-t-il.

Elle devint extrêmement pâle.

—Avant de cesser de la voir, tâchez donc de lui apprendre à ne plus m'insulter, monsieur; depuis trois heures je me contiens, je ne suis plus maîtresse de moi-même. Apprenez donc que cette comédienne m'a jeté à la face, aujourd'hui, sur la place Royale, que j'étais votre maîtresse, comme une de ses pareilles.

Ce fut au tour de M. de La Fare de pâlir.

—Etes-vous sûre qu'elle a dit cela?

—Voyez mes larmes; depuis lors je n'ai pas cessé d'en répandre.

—Ne craignez rien, vous serez vengée, et elle se taira.

L'équipage arrivant en ce moment; le marquis s'approcha de madame de La Sablière et lui dit un adieu plein de tendresse et d'amour. Puis il s'élança sur le degré et lui cria, au moment où il allait monter à cheval;

—Avant de partir, je veux que vous soyez rassurée.

Madame de La Sablière le suivit du regard tant qu'elle put l'apercevoir. Un nuage passa devant ses yeux.

—Pour une absence de huit jours, murmura-t-elle, quel enfantillage! Hélas! je l'aime trop! Deux heures après elle reçut le billet suivant:

« Ma belle amie, ainsi que je vous l'avais promis, vous êtes vengée ; seulement l'ennemi était moins redoutable que nous ne le pensions. Le propos qui vous avait offensée, à si juste titre, n'a point été tenu par mademoiselle Champmeslé ; c'est mademoiselle Fabien, dont elle se faisait accompagner, qu'on doit seule accuser de cette insolence. Je l'ai châtiée de manière à ce qu'elle ne soit pas tentée de la renouveler. Mademoiselle Champmeslé n'a jamais dit, jamais pensé, peut-être, rien de pareil ; elle sait trop ce qu'elle vous doit et s'occupe surtout trop peu de ce qui me regarde pour y avoir songé. — Adieu, mes belles amours, voilà huit jours d'absence bien longs à passer. Pensez à moi, aimez-moi toujours et ne me soupçonnez jamais. »

— Comme il l'excuse ! dit madame de la Sablière toute rêveuse en relisant la lettre.

Le lecteur nous permettra de passer le chapitre deux, intitulé : *L'Attente*, où il serait témoin et des torts du marquis de La Fare et du supplice de la tendre madame de La Sablière. Hâtons l'instant du retour, dans l'intérêt de la pauvre Marguerite.

III.

LE RETOUR.

La matinée commençait à peine lorsque M. de La Fare arriva à la place Royale. Le soleil se montrait aussi radieux que la saison pouvait le permettre. On était au mois de mars ; quelques boutons paraissaient déjà aux branches, et les petits moineaux saluaient le retour du printemps de leurs chants joyeux. Les enfants de madame de La Sablière étaient descendus dans la cour de son hôtel et jonaient avec toute l'insouciance de leur âge.

La marquise entra dans la cour et monta l'escalier en courant ; mais il avait déjà été deviné par cette pauvre âme qui l'attendait si impatiemment. Marguerite s'était levée et s'appuyait sur le dos d'un fauteuil, tant elle était émue. M. de La Fare ne donna pas le temps de l'annoncer, il entra trop vite ; mais il s'arrêta à la porte, sans oser faire un pas. Madame de La Sablière tourna les yeux vers lui et rencontra son regard. Il n'y eut pas besoin d'autre explication, elle lui tendit la main, il s'en saisit, la couvrit de baisers et de larmes.

— Charles, lui dit-elle, vous voilà donc revenu !

Et puis, elle montra son beau visage, pâle et défait, comme preuve de sa souffrance.

— Oh ? pardon, pardon, s'écriait-il, je sais cela et je voudrais racheter ces douleurs par toutes mes espérances.

— Vraiment ? répondit-elle en souriant, de ce sourire du bonheur, si différent de celui du plaisir,

parce que l'un vient de l'âme et que l'autre s'arrête aux lèvres. Il faut donc vous pardonner ?

— C'est le plus beau droit de votre sexe, madame. Il n'y a que Dieu, le roi et les femmes qui puissent pardonner une offense. La clémence va si bien à ceux qui n'en ont pas besoin pour eux-mêmes !

— J'ai grande envie de vous la faire attendre, de vous la faire mériter. Une petite vengeance serait si douce !

Madame de La Sablière se plaça dans un grand fauteuil à bras, moitié souriante et moitié émue, le marquis s'assit à ses pieds et ils se regardèrent sans parler. Ce sont de ces moments où tout ce qu'il y a d'angélique dans notre nature se retrouve. Nous déployons nos ailes pour ainsi dire, et nous quittons la terre. Ils oublièrent tout à fait le seul témoin de cette scène. La Fontaine, qui écrivait près de la croisée, et qui de temps en temps interrompit son travail pour contempler ses chères colombes.

— Pourquoi m'avoir quittée, Charles ? murmura doucement Marguerite en jettant un coup d'œil investigateur sur son costume terni ; où êtes-vous donc allé, monsieur ?

— Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ;
Un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

La Fontaine récitait ces vers tout haut en les écrivant et en hochant la tête ; les amants ne lui prêtaient aucune attention.

— Oui, continuait-elle, vous vous êtes échappé ; vous m'avez laissée seule, inquiète. Vous ne m'avez point écrit, vous m'avez oubliée. Et moi que croyez-vous que j'ai fait ? Je suis restée fidèle, j'ai pleuré, je vous ai demandé à chaque minute que s'écoulait, j'ai rêvé tous les maux possibles fondant sur votre tête, toutes les vicissitudes accablant notre amour.

— L'absence est le plus grand des maux,
Non pas pour vous, cruel.....

— Que n'aurais-je pas donné pour vous revoir près de moi ! j'oublais jusqu'à maalousie, je ne m'occupais que de vous. Et pourtant ma jalousie était bien horrible. Je savais tout, je me présentais cet asile si cher, qui fut le mien, souille par la présence d'une autre femme, d'une femme indigne de vous sans doute ; puis je pensais que vous étiez heureux près d'elle, et je pleurais ! Ensuite je me demandais ce que vous faisiez loin de moi, si cette absence ne cachait pas un piège, si vous n'aviez rien à craindre, que sais-je ?

—Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut, [pleut.
Bon souper, bon gîte et le reste ?

—Hélas! mon amie, j'ai bien souffert aussi.—
D'abord j'étais coupable, et c'est une triste chose
qu'une mauvaise conscience; et puis, si vous saviez
tout ce qui m'est arrivé! Le jour où vous êtes venue
à ma porte, si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu de
puissance sur moi-même pour ne pas courir me jeter à
vos pieds! mais je n'étais pas... seul, il y avait là
une personne... avec laquelle vous ne pouviez pas...
vous ne deviez pas vous rencontrer. Toutes vos
souffrances avaient un écho dans mon cœur, j'eus
honte de vous les avoir imposées et je n'osai pas
revenir. Alors je m'étourdis, je fis appeler de
bruyant amis, avec lesquels je jouai!

—Encore, Charles!

—A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu,
Le voyageur s'éloigne, et voila qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le pigeon en depit du feuillage.

—Oui, j'étais fou, je crois! d'ailleurs j'avais
abandonné mon bon ange, pouvais-je espérer
qu'il me protégerait de si loin? Son souvenir ne
me retint pas, je donnai tête baissée dans ce
piège infernal, dont j'ai toujours tant de peine à
m'écarter. Je jouai à cette misérable bassettes, et
je perdis le premier jour... trois mille écus!

—Trois mille écus!

—Que voulez-vous? c'est une chance; j'espérais
gagner, et j'en avais bon besoin, car l'autre
jour, à la paume, Caderousse m'avait ruiné.

—Daus un champ à l'écart voit du blé répandu.
Voit un pigeon auprès: cela lui donne envie.
Il y vole, il est pris: ce blé couvrirait d'un lacs
Les menteurs et traitres appas.

—Le malheur semblait me poursuivre; je n'osais
pas lever les yeux dans la crainte de rencontrer
votre image errante autour de moi. J'entendais à
mon oreille des plaintes et de deux reproches; je
me réfugiais dans ma passion insensée, pour fuir
cette influence préservatrice.— Le lendemain nous
jouions encore, et je fus toujours malheureux. La
fièvre me brûlait, elle me brûle, hélas! Je vous
reviens repentant, triste, endetté de quinze mille
livres, et avec un tort immense à me reprocher
vis-à-vis de vous; c'était bien la peine!

—Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Trainant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

—M'acceptez-vous ainsi, chère Marguerite? oublierez-vous ces torts? me recevrez-vous en grâce? Me rendrez-vous le bonheur que je perdais maintenant de ma vie, et que j'ai été assez fou pour exposer à l'absence?

—Il y a déjà cinq ans que nous nous connaissons; depuis lors ma vie a-t-elle été autre chose qu'une perpétuelle indulgence, mon ami? Combien de fois vous ai-je déjà pardonné? Enfin, il faut avoir connu ces joies du retour pour apprécier toutes les félicités de l'âme; c'est un bienfait peut-être.

—Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plasirs ils payèrent leurs peines!

En achevant ces mots le bonhomme se retourna:

—Voyez donc, madame, dit-il; mes pigeons sont décidément rentrés au colombier et ma fable est faite, je désire qu'elle vous agrée.

Il aperçut alors M. de La Fare.

—Je crois que j'ai fait de la vérité sans le savoir, reprit-il en souriant, avec cette physionomie si fine et si douce tout à la fois; il me semble que les déserteurs reviennent. Puis, joignant leurs mains dans la sienne, il ajouta:

—Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours
Toujours divers, toujours nouveau; [beau,
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Je veux mettre cette morale à la fable, n'est-il pas vrai? et je gage que dans la postérité, si j'arrive à la postérité, tous les amants l'adopteront. Qu'en pensez-vous.

Hélas! bonhomme, ils se regardaient et ils ne vous-écoutaient pas?

Comtesse DASK.

LA JEUNESSE D'UN HOMME POLITIQUE.

Nous avons rencontré un vieux juge de paix, jadis minuant chez le même avoué avec M. Dupin, quand tous deux étaient petits clercs et fort loin de prévoir l'un la grandeur, l'autre la médiocrité où ils devaient arriver. M. Dupin, nous dit le vieux juge de paix,—était alors extrêmement gai;—il est facile de s'en apercevoir à son amour

du cop-à-l'âne et des jeux de mots, dont il lui est impossible de se défaire entièrement, même dans les circonstances les plus graves et les plus sérieuses.—Si nous disons notre pensée entière, nous avouons que le vieux juge de paix, dans les récits qu'il nous a faits, nous a semblé un peu mu par un autre motif que celui qui nous fait les recueillir.—Parti du même point que M. Dupin, son camarade pendant plusieurs années, laissé de si loin en arrière, peut-être négligé et oublié, il n'est pas fâché d'attribuer au hasard, ou à pi encore, la distance qui s'est faite entre eux, et qu'il se plaît à rapprocher en racontant de ces étourderies de jeunesse qui, pour nous, loin d'être un titre au blâme, sont, au contraire, l'indice d'une nature riche et généreuse.—Il faut avoir été enfant et jeune sous peine de n'être jamais qu'un homme ordinaire.—Nous laisserons parler le vieux juge de paix.

« Dupin n'était pas joli—Encore frotté d'études classiques, nous l'avions surnommé Ther-site.—E: beaucoup d'entre nous auraient été fort embarrassés de dire son véritable nom. Il ne se passait pas un jour sans quelque nouvelle plaisanterie. C'était le soir à la sortie de l'étude qu'il mettait à exécution les *charges* qu'il avait méditées tout le jour.—Un soir, il décrochait les enseignes de deux boutiques et les remplaçait l'une par l'autre.—Et le lendemain matin, on voyait au-dessus d'un boucher : Madame Leroy blanchit les chapeaux de paille.—Et M. Martin Boucher, au-dessus de la boutique de la mercière. Une autre fois, il frappe à une porte, on ouvre, il s'adresse au portier :

—M. Desfonandrès ?

—Ce n'est pas ici.

—Comment, ce n'est pas ici ?

—Non, monsieur.

—C'est cependant bien ici la rue Saint-Avoyé ?

—Oui monsieur.

—Le numéro 13 ?

—Oui, monsieur.

—Et M. Desfonandrès ne demeure pas ici ?

—Non, monsieur.

—Vous ne connaissez pas ce nom-là dans le quartier ?

—Qu'est-ce qu'il fait, ce M. de Desfonandrès ?

—C'est un fabricant de perruques d'osier pour les chevaux du roi.

—Plait-il ?

—C'est un fabricant de perruque d'osier pour les chevaux du roi.

Le portier, interdit, le regarde.—Dupin était d'un sérieux de glace.

Le portier hésite, puis répond :

—Je ne connais pas.

—Pardon de vous avoir dérangé.

—Il n'y a pas de quoi.

Une autre fois il entre chez une marchande de gants fort célèbre par sa beauté.—Il y avait plusieurs dandys dans la boutique, et la jolie marchande leur essayait elle-même des gants qu'ils ne payaient que pour se les faire essayer. Dupin salue la marchande et dit :

Mon dieu, madame, je vous demande un million de pardons. Je suis étranger, nouvellement arrivé à Paris. Je ne sais pas un mot de français.—Je crains de ne pas me faire comprendre.—Je voudrais avoir une paire de gants de chevreux.—Je vous demande pardon de ne pas mieux m'exprimer ;—mais il n'y a que huit jours que je suis en France, j'ignore entièrement la langue.—Une paire de gants de chevreux—de deux francs dix sous—bien cousus, me comprenez-vous bien ?—Je suis réellement honteux et confus de m'exprimer aussi mal, mais quand on est étranger—et qu'on n'a jamais appris une langue.

—Mais, monsieur, dit la marchande, je vous comprends très bien.

—Ah ! madame, vous êtes mille fois trop bonne.

Il y avait en face de l'étude un monsieur possesseur d'une assez jolie femme que nous nous plaisions à regarder ;—mais le monsieur, un jour, parut mécontent de notre admiration,—fit retirer sa femme de la fenêtre et probablement lui défendit d'y paraître—car nous ne la vîmes plus—Nous épuîsâmes contre cet Othello toutes les formules de la malédiction, et nous fîmes tous d'horribles serments de nous venger de lui. Dupin se chargea de la vengeance.

Il était huit heures du soir,—en hiver ;—nous sortions de l'étude, quand au détour d'une rue nous aperçûmes notre ennemi. Dupin nous quitta, hâte le pas,—se place à côté de lui,—mais un peu en arrière ;—nous ne devinions pas ce qu'il allait faire ; mais je vous laisse à juger notre étonnement et notre effroi quand nous lui voyons asséner un énorme coup de canne sur le chapeau du voisin. Le voisin se retourne en fureur.—Dupin porte la main à la forme de son propre chapeau,—se retourne aussi et lui dit :

—Avez-vous senti quelque chose, monsieur ?

—Parbleu, monsieur, si j'ai senti quelque chose, mon chapeau est crevé.

—Eh bien, monsieur, dit Dupin en désignant une fenêtre au hasard, c'est de là ; j'ai reçu également un coup. J'en suis tout étourdi... Ce sont des pots de fleurs.

—On verrait les morgeaux.

—Alors... c'est autre chose... mais c'est une infamie d'assommer ainsi les passants.

—Oui, c'est une infamie,

—Mais je ne souffrirai pas...

—Ni moi.

—Il faut monter.

—Faire du bruit.

—Oui, allons.

Dupin, voyant son homme au degré d'exaspération convenable, frappe violemment à la porte de la maison où est la fenêtre désignée. On ouvre, il s'incline et laisse passer le voisin. Le voisin entre, Dupin, au lieu de le suivre referme la porte pardessus lui et recommence à frapper.

On tire le cordon une seconde fois. Il referme la porte et fait, à coups de marteau, un effroyable tintamarre. Le portier sort de sa loge pour voir la cause de ce tumulte, il trouve le voisin.

—Qu'est-ce que vous faites-là ?

—Moi, rien.

—Oh ! rien. Vous êtes un farceur, vous voulez rire ; et bien, moi aussi, je veux rire.

Il prend son tire-pied et bat le voisin ; le voisin se défend et riposte. Pendant le combat, Dupin ne cesse pas son bruit à la porte. Enfin, après s'être immodérément gourmés, ils s'expliquent.

Il s'agit de sortir et de corriger le mauvais plaisant. Mais, chaque fois qu'on tire le cordon Dupin referme la porte et recommence à frapper. Il les garde prisonniers ainsi jusqu'au moment où un homme se présente pour entrer dans la maison. Dupin lui abandonne la place ; l'homme frappe, on ouvre, le voisin et le portier lui sautent à la gorge et assaillent les coups dont ils l'accablent d'épithètes injurieuses.

Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'on commence à s'entendre et qu'on reconnaît un innocent locataire de la maison, qui rentrait tranquillement se coucher.

CALIBAN.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestre, non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRECHETTE & Cie.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN-BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.